

PRIX DE LA NOUVELLE
DES LYCEENS 2017

LAUREATE

PEILLER Lucie

pour

« MES PENSEES ETOILEES »

Au LYCEE HENRI POINCARRE DE NANCY
Meurthe et Moselle

Je sors de ma maison grise. J'ai conscience que l'air est glacial mais je ne le ressens pas. Je suis bien trop pressée pour ressentir quoi que ce soit. Je regarde l'heure, essayant de savoir si je dois paniquer ou non. Il est 7h44, je peux le faire. J'étire mes jambes comme un chewing-gum. Les rendre plus longues, plus efficaces. Je fixe mon regard. Rien ne doit me distraire et surtout pas le temps qui passe. Je respire de manière rythmée, ce qui, bizarrement, me coupe le souffle. Il est 7h48. Je traverse la route. J'ai peur que les gens sous l'abri bus me regardent comme des juges au tribunal. Mon rythme cardiaque s'accélère. Il y a des feuilles mortes gluantes sous mes chaussures. J'ai peur de glisser. J'arrive saine et sauve. Il pleut légèrement. Légèrement car les gouttes font des zigzags grâce au vent. Elles dansent sur une valse d'accordéoniste. Tout le monde est couvert par un parapluie gris. Ils sont un champ de fleurs noires et flétries. Je m'imagine être à Rochefort pendant le tournage des Demoiselles. Tout est coloré, les gens dansent et chantent, les robes fluides des dames virevoltent comme leurs jambes. Je ne comprends pas pourquoi cette nécessité d'être abrité existe. Ce n'est que de l'eau et elle a la particularité de sécher. S'encombrer avec des objets qui se trouvent pour certains n'être absolument pas pratiques est justement impraticable. Il est bien plus agréable d'être mouillé, surtout par des gouttes valseuses. J'aime que les gouttes tombent sur mon visage.

Des bombes envoyées par les étoiles. Qu'elles fassent leur chute libre du haut des nuages et qu'elles s'écrasent sur mes joues froides. J'essaie toujours d'apercevoir la source de leur saut en levant la figure au ciel. Souvent il en atterrit une dans mon œil. Les gens aux parapluies me regardent. Je suis fière. Fière d'être celle qui n'a pas besoin d'être couverte. Celle qui aime avoir les cheveux mouillés et emmêlés. Le nez dégoulinant et les yeux luisants. Il est 7h51. Le bus devrait être là depuis une minute. Il ne faut pas que je m'inquiète. C'est tout à fait normal vu le temps, le chauffeur doit être prudent. 7h52. Pour la troisième fois, je glisse ma main bleuâtre dans ma poche pour vérifier que j'ai ma carte. Je l'entends arriver mais je ne le vois pas encore.

J'aimais imaginer, il y a quelques années, que j'étais la seule à pouvoir entendre son arrivée. Je m'approche du bord de la route. Je regarde les gens gris aux fleurs flétries. Le bus est là.

Je laisse entrer, comme tous les matins, une vieille dame qui n'a pas l'air très agréable et qui me regarde toujours de travers. J'aime leur montrer à elle et aux autres que malgré mon jeune âge et mon excentricité, je suis une jeune fille polie et respectueuse. Je dis bonjour au chauffeur. Il ne me le rend pas, ce qui me contrarie. Je suis contente de ne pas être tombée entre le trottoir et la marche. Ça ne

s'est jamais produit mais ça m'a toujours angoissé. J'avance en cherchant du regard des places assises. Il n'y en a pas. Comme d'habitude je me mets debout dans un coin. J'observe qui est présent. Il y a la mère poule aux cheveux rouges avec son fils aux dents de lapin. Ils sont touchants. Enfin... ils me touchent. Je ne crois pas que les autres les aient remarqués.

Je me rappelle le matin de notre rencontre non-réciproque. Elle lui remettait son bonnet en place et il lui souriait de manière simplette. Elle lui parlait mais je ne pouvais pas l'entendre. Ensuite, elle lui donna son cartable et, de ce que j'ai compris, lui expliqua qu'il devait bientôt descendre. Elle lui fit un gros baiser sur le front et lui sourit. Sa gestuelle était légère. Remplie de douceur et d'affection. Du lait. Il descendit. Elle lui fit un signe de la main et lui envoya un autre baiser. Le bus était à l'arrêt, alors elle l'admira déambuler vers son école. Elle avait la tête contre la fenêtre et le peu de luminosité qu'il y avait traversait ses cheveux devenus couleur grenadine. La beauté fit son apparition l'espace d'un instant. Cette femme était du lait avec de la grenadine. Mon père m'en faisait il y a longtemps, il appelait ça un bébé rose. Elle avait la peau très blanche et ses dents étaient un peu de travers. Son souffle chaud créait de la buée sur la vitre frigorifiée.

Le bus redémarrant, elle se souleva et détourna la tête pour regarder son fils encore quelques secondes de plus. Après l'avoir

dépassé, elle remit son crâne contre la paroi froide mais son sourire maladroit n'avait toujours pas quitté son visage.

Chacun dans ce bus du quotidien est dans sa bulle d'ondes électromagnétiques. Coupé de l'environnement. Surtout ne pas avoir de contacts avec les autres. Les bulles ne doivent pas se toucher, sinon elles se combindraient et les deux personnes devraient communiquer entre elles, ce qui serait terrible.

Un sourire ? J'ai déjà essayé plusieurs fois sur différents cobayes. Soit ils me regardent de travers, soit leurs yeux se détournent. Comme un réflexe. Pas de contact, pas de contact. Le peu qu'ils sachent faire est de me passer au scanner.

Et dès qu'ils voient que j'ai remarqué ce qu'ils trafiquent, le réflexe revient. Détournement du regard. Certains, dans ce cas-là, me lancent une minauderie de travers elle aussi. Alors j'ai abandonné. J'écoute de la musique mais sans être coupée comme eux savent le faire. Je continue d'essayer de leur sourire. Le sourire est le seul langage universel avec les mathématiques. Mais je ne sais pas parler les maths. Donc je parle le sourire. Mais ça, tout le monde ne sait pas le converser.

Ce jeudi était ordinaire à son début, en tout cas il en avait l'apparence. Il a réussi à me cacher sa vraie nature. Il était triste, gris, sans vie. Mes pensées étaient des gribouillis. Mais pas les gribouillis colorés que font les enfants, plutôt ceux présents dans les bulles des personnages énervés des bandes dessinées. Ils étaient tout emmêlés et sombres. Je n'avais plus le courage de parler le sourire ni le regard. Je ne savais pas quelle en était la cause mais elle était coriace. Tout autour de moi était flou. Ce n'était pas un flou voulu ou artistique. En même temps, je ne loupais pas grand-chose à part les bulles électromagnétiques des gens du bus.

Je commence à les connaître par cœur. Je peux peindre chacune de leurs nuances de gris. Elles pourraient être amusantes, comme les bulles de savon avec un arc-en-ciel à l'intérieur pouvant éclater dans nos cœurs à chaque instant, mais non. Elles sont insignifiantes. Elles masquent les couleurs. Celles des habits, des cheveux, de la peau, des yeux et même des pensées. A cause d'elles, nos perceptions sont sombres et toutes identiques. Comme leurs cernes et leurs bâillements d'ailleurs.

Mes pensées étaient étranges, elles devenaient ternes. Je n'arrivais plus à contracter mes zygomatiques. C'est comme si on avait posé trois éléphants à chaque coin de ma bouche. Je

commençais à devenir vide. Inconsciente. Une sorte de film vitreux se créa autour de ce qui était devenu une enveloppe et plus mon corps. Ça y est. Elle était là. J'essayais de résister. Impossible. Elle continuait de se former. Elle me maintenait tétanisée. Elle avait pris le contrôle. La bulle. La bulle grise. La bulle de tristesse. La bulle renfermant tout le malheur du monde. Tout le chagrin, toute la mélancolie et toute la monotonie. Elle avait presque fini sa création. Il ne restait plus qu'une partie de mon dedans. Ma source. Un arbre. Un arbre de vie. Mon arbre de vie. Il était digne des plus grandes créations de Miyazaki. Il était toujours là. En vie et fleurissant. Tout à coup, une de ses fleurs se fana. Je sentis sa mort. Elle se flétrit et tomba sur l'herbe. C'était la fin. La fin de la vie. Le début de l'assombrissement.

Jeudi nuageux et pleurant sur les quotidiens

Larmoyant des flots sur nos bulbes rachidiens

L'eau grise se faufile dans ma boîte à pensées

Voilà, maintenant elles sont toutes déformées

Jeudi pleurant est content de me voir battue

Par tout ce monde consommant cette vie tordue

Il ne restait plus qu'une feuille sur mon arbre et la seule partie de ma carcasse non engloutie étaient mes lèvres. Encore roses et chaudes et bientôt livides et nécrosées. Je fermais les yeux. Je n'acceptais pas de voir ce monde tel que je le voyais à présent.

Affreux, fade et amer à la fois. Peut-être qu'il était le vrai monde. Peut-être que j'étais aveugle et aveuglée. Aveuglée par ma volonté que le mot bonheur soit encore présent dans les dictionnaires. S'ils existaient encore bien sûr. Aveugle volontaire, je me concentrais plus profondément sur mes pensées.

Je me repassais mon enfance. Comme un extrait d'un film que je voulais revoir. Je n'ai pas eu une enfance pleinement joyeuse. Mes soirs et mes nuits, à cause de ma non-possession d'un sèche-cheveux assez puissant pour éponger le fleuve arpentant mes joues, étaient gris. Gris d'une eau salement salée. Je n'aimais pas nager dedans mais mon inconscient m'y obligeait. Il y eut de beaux moments. Comme si mon enfance était une aquarelle grise et terne mais que ces petits moments étaient remplis de couleurs. L'aquarelliste avait bien voulu les colorer de manière psychédélique, ce qui me faisait rigoler. Il y avait des oiseaux chantonnant le beau temps, des arbres avec des branches en spirales, et des coccinelles me faisant des chatouilles. Mais tout ce bonheur ne voulait pas déshydrater mes orbites. Le gris de mes nuits était bien trop gris. Et l'eau était bien trop froide. Ces vagues venaient empiéter sur mes matins. C'était la marée montante. Alors, dans la cour de l'école, toute seule, habillée par ma maman qui aimait les vêtements colorés, j'allais arroser mon ami l'arbre avec mon eau grisée.

Il me remerciait et me faisait un fabuleux sourire. Toute l'énergie de son sourire allait droit dans mes yeux et séchait mon fleuve pour toute la journée. C'était comme un vent violent d'optimisme qui débroussaillait tous mes buissons de souffrance. Je pouvais presque respirer sans m'arrêter, pour toute la journée.

Mes lèvres se raidissent. J'ouvre les yeux pour pouvoir voir mon enfance s'éloigner. Les bulles se forment à l'extinction de la lumière de l'âge tendre. Adieu les rêves colorés, les rires incessants, les sentiments hyperboliques, l'amusement et l'enchantement. Mon arbre de vie est flétri. Ses longues racines qui parcourent mon ventre meurent et pourrissent. Tout est fini, je suis engloutie. Avant, je pouvais imaginer des couleurs dans ce monde gris. Me transporter dans les comédies musicales de Jacques Demy. Désormais, je vois en gris. Non pas en noir et blanc, j'aurais pu me prendre pour Charlot, mais en gris. Je ne sais rien de la sensation et des capacités qu'on possède quand nous sommes dans une bulle. J'apprivoise doucement la mienne. J'arrive à penser, écouter et me déplacer dans le bus, ce qui est déjà pas mal.

Bien sûr, je n'arrive plus à parler le sourire et chanter le désir. Tout cela me dégoûte. Me répugne. Je sors du bus. La ville, les pavés, les lampadaires, les voitures, même les feux de signalisation qui avant m'amusaient, sont gris.

Dans la classe, tout le monde est dans sa bulle, comme d'habitude. Je me mettais au fond dans un coin, j'admirais le dehors par la grande fenêtre et je regardais les bombes des étoiles. Je soufflais doucement et retranscrivais sur mon carnet les couleurs sortant de ma caboche.

Aujourd'hui, je me mets devant et écoute le professeur de mathématiques. Les autres n'ont pas vu que j'avais une bulle. Les heures monotones défilent et font passer cette journée plate. Le trajet du bus est insipide.

Les jours passent, tous aussi gris les uns que les autres. Quelque chose me turlupine. Nous sommes jeudi. Comme hier, comme avant-hier, comme demain.

Je suis bloquée dans ce jeudi, pourtant je vieillis. Nous sommes bloqués à la journée de la mort de notre humanité.

49^{ème} jeudi.

Au lycée, une jeune fille dans une bulle s'approche de moi. Je comprends qu'elle veut que nos bulles se combinent. C'est la première fois que quelqu'un me voit depuis le jeudi originel. J'accepte et me rapproche. Il y a des étincelles dans le ciel. Nous sommes toutes les deux dans la même grosse bulle. La première chose qui me frappe en plein cœur sont les couleurs. Surtout sa couleur. Sa couleur bleue. Elle est un peu plus grande que moi, nos visages sont proches

et elle regarde mes yeux. Moi, je regarde son bleu. Ses cheveux sont des rivières d'un bleu électrique. Tellement fluides, ils coulent sur la cascade délicate de ses épaules. Me sentant observée, je regarde ses yeux. Bleus. Elle est bleue. Ses yeux sont le ciel. Le ciel des plus beaux jours de printemps. La beauté réapparue. Elle me regarde toujours, son regard m'impressionne alors je baisse la tête. Voyant nos pieds, je remarque qu'elle a les mêmes chaussures que moi. Elle est habillée en noir avec un long manteau gris.

Son col roulé est collé à sa chair moelleuse ce qui fait apparaître la courbe délicate de ses seins. Relevant mon visage, j'observe le sien. Sa peau est blanche comme les nuages du ciel bleu. Presque transparente. Une veine bleuâtre part du coin droit de sa bouche et dégouline jusqu'à son menton. Ses traits aériens font s'envoler des pommettes rondes et fermes. Elle a des piercings métalliques aux oreilles et sur son nez rond. Ses joues sont fermes et douces. Mes yeux restent fixés sur sa bouche que je pourrais dessiner durant l'éternité. Elle est rosée, pulpeuse, un peu boudeuse.

Elle commence à me sourire. Ça fait depuis longtemps que je n'en ai pas vu un. C'est même la première fois que j'en vois un aussi beau. Il laisse découvrir des dents droites et maladroites et un arc brillant de métal accroché à l'intérieur de sa lèvre supérieure. Après l'avoir découverte, je la regarde.

Elle me regarde à son tour. Sa bouche s'entrouvre pour laisser s'échapper une voix grave et un rire tellement éraillé que je me mets à trembler.

On a parlé pendant des jours. A chaque récréation, on se retrouvait pour se combiner. Elle m'offrit son monde. Je lui donnai le mien. Elle faisait partie de moi, et moi d'elle. Elle était d'une complexité qui me fascinait et me glaçait le sang. Je l'admirais tant sa culture était grande. Ce fut les plus beaux jeudis de ma vie. Mon cœur en sa présence aurait pu jaillir de ma poitrine. Le regard qu'elle posait sur moi me réchauffait et à la fois me donnait des sueurs froides. Je l'aimais, elle m'aimait, mais tous mes membres étaient en permanence raidis par sa prestance.

Un jeudi, je l'attendais comme toujours sur le banc de notre amour. Elle ne vint pas. Le jeudi suivant non plus, ni tous les jeudis d'après. Pendant des jeudis entiers je me sentais vide. Une partie de moi s'en était allée. Son monde, qui était devenu le mien, n'était plus à mes côtés. Ce qui me manquait le plus était son parfum. Je le respirais tellement fort quand elle était encore là qu'il était resté gravé sur les parois de mon cerveau pendant des jeudis entiers.

Son bleu me manquait aussi. Celui de ses yeux, de sa veine et de ses cheveux. Entre-temps ils étaient devenus blonds, bruns, roses, roses et bleus, tressés puis oranges. Toute cette énumération de

couleurs pour montrer que c'était une jeune fille fragile et changeante. Elle n'avait plus besoin de moi.

Peut-être qu'elle reviendra, peut-être pas. Personne ne le sait, même pas elle, ce qui est encore plus poignant. Elle donne son monde, puis s'efface, puis revient. Son amour nous maintient. J'ai appris à ne plus la voir partout. A ne plus avoir une pensée pour elle en permanence. Son parfum s'est délavé de mon cerveau. Il y a des jeudis où je le sens au hasard des rues, alors j'inspire un bon coup. Tous les souvenirs passent pendant un instant.

Elle s'est trouvé quelqu'un d'autre avec qui partager son monde. Ça m'a fait affreusement mal. J'étais incapable de pleurer tellement la tension dans mon ventre et la pression dans ma gorge étaient fortes. Maintenant, j'arrive à faire couler les rivières de mes mirettes. J'ai envie de garder en tête nos jeudis amoureux et faire disparaître l'amertume chagrinée. Cette créature se résumera à quelques images brèves et des souvenirs lointains. Mais je conserverai pour tous les jeudis à venir ce qui a fait que je suis tombée amoureuse de ma belle demoiselle, ma jolie Laurie.

Des centaines de jeudis plus tard.

Les vacances de Noël ont perdu leur magie. Les gens bullés se sont mis d'accord sur les dates des fêtes pour continuer à enrichir le gouvernement. Je parlais sur un réseau social avec une jeune fille. Elle est dans mon lycée mais je ne l'avais jamais vraiment aperçue. Tous

les jours, on se racontait des aspects de nos vies respectives. Elle était joyeuse et avait toujours des choses rigolotes à dire. Je sentais qu'elle était différente des autres. Elle avait un univers, un vrai, et en plus il n'était pas tout gris. Elle était passionnée de cinéma tout comme moi. Elle faisait du théâtre, dessinait, chantait, dansait, rêvait. Je ne comprenais pas comment il était possible qu'une personne de ce monde grisé puisse être encore émerveillée.

Le jour de la rentrée, je l'ai vue. Pour se diriger vers sa salle de classe, au lieu de faire le tour, elle grimpa sur un muret de pierre et retomba délicatement de l'autre côté en imitant un oiseau. Pendant cette seconde de retombée plumée, mon cœur se souleva, comme au sommet des montagnes russes un instant avant le grand saut. Elle avait un pantalon comme le vert des sapins, un manteau marron comme leurs troncs et une écharpe tricotée avec des tiges de jonquilles. Comment pouvais-je voir toutes ses couleurs ? Tout se mélangea dans ma tête et je compris qu'elle n'était pas bullée. Les bulles apparaissent à la disparition de l'enfance. Son enfance n'avait jamais disparue. Elle voyait en couleur, elle pensait en bonheur.

Les soirs elle m'écrivait et voyant son nom s'afficher, mon cœur faisait encore un tour de montagnes russes. Elle voulait bien me faire partager son hilarité et m'offrir sa gaieté. Dans la cour, tous les jours,

je la cherchais et dès que j'apercevais ses chaussettes rayées et dépareillées, mon sang devenait brûlant et mon cœur palpitant. Est-ce qu'aujourd'hui j'arriverai à aller la saluer ? Je suis de nature réservée et fuyante mais elle me donnait tellement de courage que j'y suis allée. J'y suis allée tous les jeudis suivants pour pouvoir observer ses cheveux bruns qui faisaient la guerre et ses yeux qui avaient dérobé le soleil. Finalement, j'y arrivais. Je ne faisais que la saluer, sinon j'aurais commencé à avoir des vertiges. Un jeudi, elle discutait avec ses amis à quelques mètres derrière moi. Avant d'aller la voir j'avais toujours besoin de souffler pour calmer mes tremblements. Je n'avais pas envie de la couper dans sa conversation mais c'était ma seule chance de la voir. Elle était très forte à cache-cache. Je demandai à mes camarades grises si je devais tourner les talons pour marcher vers elle. Bien-sûr, elles acquiescèrent, alors je soufflai et j'y allai. Je lui dis bonjour ainsi qu'à ses amies. Nous réussîmes à nous dire quelques mots rigolos et elle sourit. Son sourire me fit le même effet que celui de mon vieil ami l'arbre de l'école. Les soirs lui parlant et les journées la voyant, l'envie d'écrire des poèmes, de dessiner le bonheur, de chanter l'amour et de danser le désir me tirait. Elle me racontait ses journées, toutes plus exaltantes les unes que les autres, et me faisait raconter les miennes, qui d'ordinaire étaient sans vie. Grâce à elle, j'arrivais à en extraire des petits moments délicieux. Des choses que je ne voyais pas avant alors qu'elles étaient juste sous mon nez, à m'en faire loucher.

Avant elle, je rentrais dans ma maison grise et les paroles de mes parents sombres me faisaient aller arroser les plantes de ma chambre avec l'eau salée de mes pensées. Depuis qu'elle est près de mon cœur, je reste silencieuse et me fiche de la noirceur. Elle peut bien m'attaquer, mes pensées sont bien trop bariolées pour s'assombrir.

Un jeudi, je l'ai croisée dans un couloir et elle me proposa de manger avec elle. Le souffle coupé, j'ai accepté. Je retournais auprès de mes compagnons du vide et je n'arrivais toujours pas à respirer. Mes yeux s'écarquillèrent et je réussis enfin à remplir mes poumons d'air gris. Ensuite, je me mis à éclater de rire. Un rire sortant de ma gorge de joie, car oui, nous possédons plusieurs gorges pour nos différents rires. Après quelques minutes, je l'ai rejointe. Je tremblais, bégayais et avais le ventre si emmêlé qu'il ne pouvait rien avaler. Au fur et à mesure de cette conversation gênée, mon ventre retrouvait l'envers de l'endroit.

J'arrivais à parler presque normalement. C'était d'une fluidité fragile et discrète. Elle avait une marinière et ses iris étaient encore plus ensoleillés. Une mèche lui cachait un peu les yeux que j'avais terriblement besoin d'admirer. J'aurais tant aimé passer ma main dans ses cheveux d'automne pour la déloger. Je regardais ses soleils, j'en étais capable, c'était un miracle, elle me donnait du courage. Assises l'une en face de l'autre, je la voyais réellement pour la

première fois. Non, je l'entendais réellement pour la première fois. Au milieu d'un brouhaha banal, sa voix, que je n'avais jamais vraiment eu l'audace d'écouter, résonnait comme des airs d'accordéon. Mes joues chaudes devinrent rouges, comme à la floraison des pivoines, au moment de la sortie, par sa bouche étourdissante, de son rire qui virevolta au-dessus de nos têtes. Le son de son éclat resta dans mes oreilles pendant toute l'après-midi.

Les jeudis précédant son anniversaire, je lui fabriquais une étoile souriante en tissus colorés pour lui réchauffer le cœur les nuits de malheur. La veille, je ne dormis pas. Est-ce que j'allais lui donner ? Comment allait-elle réagir ? N'était-ce pas de trop ? Allait-elle lui plaire ? Un parchemin de questions s'enroulait dans ma tête.

C'est ce jeudi lamenté qu'elle m'a sorti de sa poche dorée des mouchoirs illuminés. Grâce à elle, l'eau grise infiltrée dans mon cerveau s'en est allée.

Le jeudi J, mes mains ne voulaient pas arrêter de frissonner. Elle était à quelques pas de géant de moi et j'avais l'étoile dans mon sac. Des gens me parlaient mais je ne les écoutais pas. Je soufflai et fis le parcours du géant. Comme d'habitude, je la coupai dans sa conversation. Je lui souhaitai un très bel anniversaire et sortis l'étoile.

Elle était ravie et me demanda si elle pouvait m'enlacer. Le visage figé, ma gorge ne réussit pas à faire s'échapper un « oui ». C'était ma gorge de silence paniqué qui avait parlé. Elle s'approcha et dû mettre son visage merveilleux dans mon cou. Je ne me rappelle plus. Tout ce dont je me souviens, c'est que je mis ma main sur sa taille, que je lui souris puis repartis. En me retournant, le ciel était bleu et immense, les nuages blancs et duveteux, les feuilles vertes et volantes et le soleil m'éblouissait de toute sa lumière. Il n'y avait plus de nuages brumeux pour l'emprisonner. Je me sentis tellement existante que je commençai à tourner sur moi-même, regardant le ciel éclatant, et explosai de rire. Un vrai rire. Un rire capable de guérir tous les martyres. Je perdis l'équilibre et me retrouvai sur les fesses, ce qui me fit encore plus rigoler. Des chansons exceptionnelles fleurissaient dans ma cervelle. Mon corps réveillé voulait s'exprimer. Mes habits pendants redevenaient éclatants. Je tournai la tête vers Salomé. Elle aussi se tordait d'hilarité et, pendant que toutes les bulles autour de nous nous regardaient, elle me sourit. Je compris. Elle avait éclaté ma bulle. La beauté, pour la troisième fois, avait fait son apparition. Contrairement aux fois précédentes, elle est restée là. Elle s'est logée dans un pli de l'écharpe fleurie et ne quitte jamais le cou de cette enfant jolie.

Elle a éclaté ma bulle. Mon cœur est plein de fleurs, ma tête pleine de comètes et mes pensées étoilées.

Femme verte